

LA QUESTION MACÉDONIENNE

La vieille Question d'Orient, qui s'appelle aujourd'hui la Question Macédonienne, s'est réveillée. De la "plaine turque", où passèrent jadis les multitudes armées de Xerxès se rendant aux Thermopyles, aux aïds d'aigles des Balkans, un cri vient de retentir :

Vive la Révolution ! Vive la Macédoine indépendante !

Que va-t-il se passer maintenant ? Tout est à redouter. C'est pourquoi il est peut-être opportun de dégager ici les éléments du problème macédonien, de montrer les races en présence, et leurs intérêts, de fixer avec quelque précision les grands traits de la situation actuelle. Ainsi, le lecteur pourra mieux juger des événements qui se produiront peut-être, au moment où paraîtront ces lignes.

Ne nous occupons que de la Macédoine. Elle ne compte que quelques dizaines de milliers d'Otomans. Sur la carte ethnographique du pays, les taches qui occupent les positions des Turcs sont de plus en plus rares et petites ; beaucoup même s'effacent les unes après les autres. Les dernières sentinelles isolées de l'Islam, Yenidjé, Demir-Hissar, Drama, s'échelonnent le long des voies ferrées nouvelles de Salonique à Monastir, de Salonique à Serrès et de Salonique à Dedé-Agatch. Les fonctionnaires turcs, les valis, vivent enfermés dans leur harem, et ne s'intéressent aux affaires du pays que pour faire payer cher leur intervention en faveur de l'un ou de l'autre des intérêts en présence. On dirait qu'ils se considèrent déjà en Macédoine comme des étrangers.

Quels seront les successeurs de ces valis ?

Longtemps, les Grecs furent les seuls candidats à la succession ottomane en Macédoine, comme d'ailleurs dans tout le reste de l'Empire, en Europe et en Asie Mineure. Ils se donnaient comme les héritiers de Philippe, roi de Macédoine et père d'Alexandre le Grand, et comme les héritiers des empereurs byzantins. Jusque vers 1860, tous les ennemis de la domination ottomane étaient confondus sous le nom de Grecs ; ils fraternisaient tous dans la religion orthodoxe. Mais lorsque la question des races et des nationalités prit le pas sur celle des religions, il apparut clairement que la situation réelle des Grecs en Macédoine ne correspondait nullement à leurs prétentions. Ils n'y ont guère que les côtes : les pentes nord de l'Olympe avec les petites villes de Verria, Karaféria, Vodena (le "Roumlouk" ou pays des Roumis) ; puis, au delà de Salonique, la Chalcidique aux trois pointes, sauf la plus célèbre des trois, celle du mont Athos, sanctuaire de la religion orthodoxe et... poste avancé de l'influence russe ; puis, enfin, la côte par Orfani, Kavala, jusqu'aux Dardanelles, jusqu'à Constantinople, où vivent 300,000 Grecs. Dans l'intérieur, les Grecs ne sont guère solidement établis que vers Monastir, du Pinde au Vardar.

Cependant, ils ne désespèrent point de faire un

jour de la Macédoine leur grenier. Ils voient, de plus, dans leur conquête de ce pays, un gage de la restauration future de l'empire grec, leur "Grande Idée".

Leurs communautés font, dans le pays, une propagande active. Leurs écoles sont prospères.

Tandis que les Grecs veulent conquérir la Macédoine en partant de la côte de l'Archipel, les Slaves, venus par le continent, veulent descendre le cours inférieur du Vardar et de la Strouma, pour atteindre la côte. Ce sont les Serbes et les Bulgares.

Les Serbes sont moins nombreux que les Bulgares ; de plus, ils sont plus éloignés du théâtre de la lutte. Le centre de leur nationalité est la vallée de la Save, le puissant affluent du Danube, et, par cette rivière, ils semblaient devoir se diriger plutôt vers la Bosnie, de même race et de même religion, et vers l'Adriatique, le débouché le plus proche pour les produits de leur agriculture. Le traité de Berlin (13 juillet 1878), en confiant à l'Autriche-Hongrie l'administration de la Bosnie et de l'Herzégovine, "faucha les espérances des

leurs rivaux Bulgares cet avantage de n'être pas schismatiques, mais d'être restés au contraire attachés à l'orthodoxie grecque.

Les Bulgares, cependant, ont une situation plus forte que les Serbes en Macédoine. Ils occupent tout le pays, du Danube à l'Archipel, en masses compactes ; ils formeraient pour les deux tiers environ la population totale de la Macédoine. Surtout, ils se réclament de droits historiques précis.

Leur premier empire remonte à la fin du IX^e siècle après Jésus-Christ. Leur tsar Siméon régna, de 892 à 927, jusqu'à Constantinople. Au début du XI^e, leur tsar Samuel dominait encore toute la Macédoine actuelle et l'Albanie. Sa capitale était Okhrida. Puis vinrent les victoires ottomanes, et la Bulgarie fut elle-même occupée par les nouveaux envahisseurs.

Le firman du sultan du 10 mars 1870, qui reconnaissait l'Eglise bulgare dans les limites qui sont à peu près celles de la Bulgarie-Roumélie d'aujourd'hui, fut le point de départ de la propagande bulgare au sud des Balkans. Le firman, en effet, reconnaissait que, même en dehors des limites fixait, si les deux tiers des habitants d'un pays désiraient être rattachés à l'exarchat bulgare, leur demande serait accueillie. C'était un prétexte légal à la propagande en Macédoine.

La Russie vint bientôt fournir aux Bulgares un second prétexte, d'une importance encore plus grande.

Le traité de San-Stéphano (3 mars 1878), entre la Russie et la Turquie, traité que l'Europe ne devait point ratifier et que corrigeait le Congrès de Berlin, avait constitué une Grande Bulgarie qui s'étendait, comme l'ancien empire du tsar Siméon, du Danube à l'Archipel. La question macédonienne était résolue. Le Congrès de Berlin, en ramenant la frontière bulgare aux Balkans, posa de nouveau cette redoutable question.

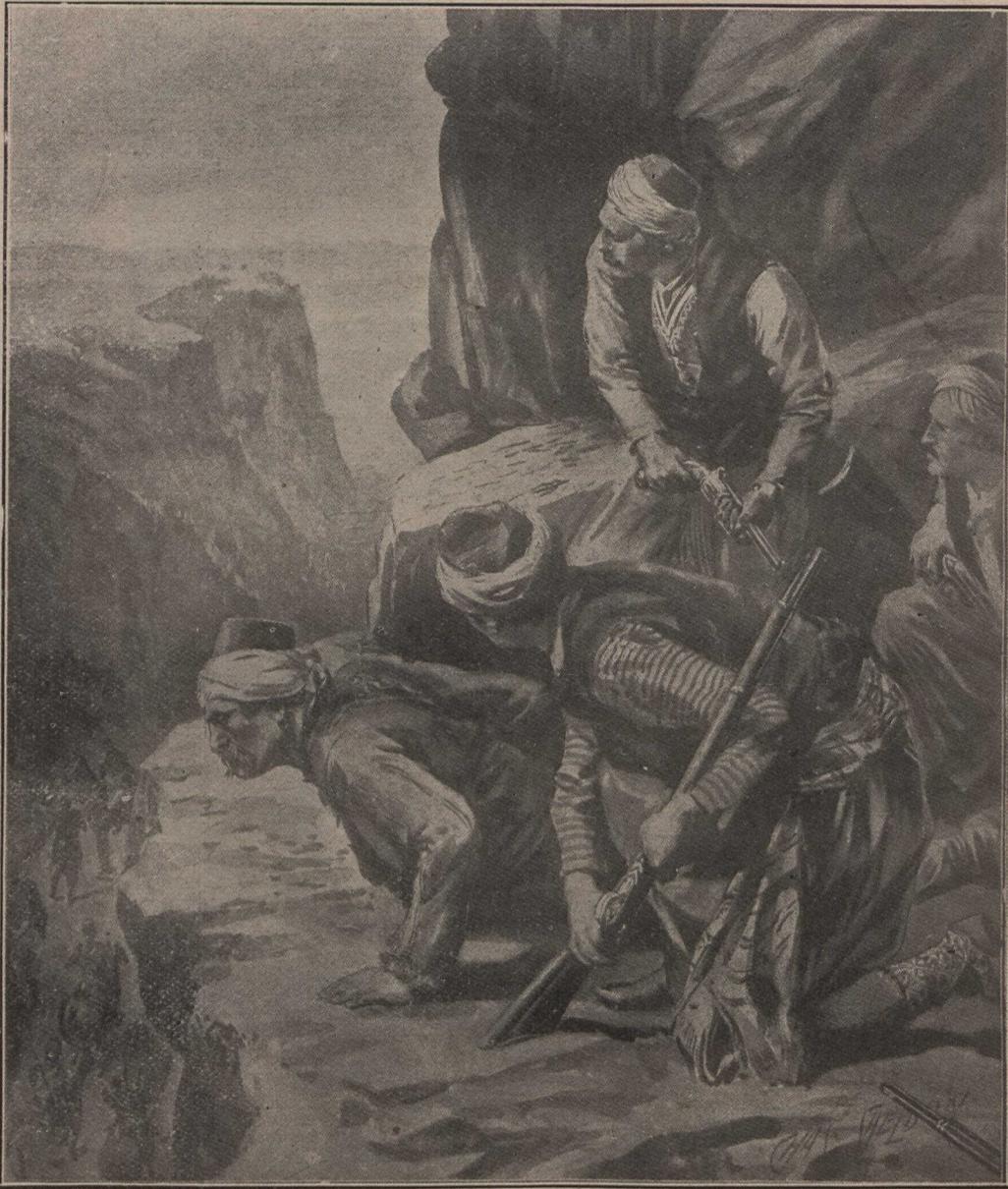
Mais les Bulgares n'ont point oublié le traité de San-Stéphano. Le beau rêve, un instant réalisé, les hante. Ils se sont mis, en silence, à armer solidement leurs soldats, à créer une marine de guerre, des ports sur la Mer Noire, et, surtout, à organiser leur propagande sur tout le territoire de la Grande Bulgarie. En 1890, ils obtenaient du sultan l'investiture (bérat) pour des évêques bulgares, à Uskub, Vélés, Ischtip, Presba, Philip, Okhrida, et, après le conflit gréco-turc, comme prix de leur neutralité, l'investiture pour

des évêques bulgares à Melnik, Stroumitza et Koukouch. Ils peuvent entretenir dans toute la Macédoine des agents commerciaux qui sont facilement des agents politiques. Ils augmentent le nombre de leurs écoles, ils s'avancent avec lenteur, mais sûrement.

Telles sont les races qui occupent la Macédoine, et qui s'y disputent, par avance, l'héritage de l'Ottoman.

Lorsque l'Europe, réunie en congrès à Berlin, se résolut à rendre la Macédoine aux Turcs, elle eut comme un remords ; elle demanda aux Turcs d'être bien bontifs pour les chrétiens qu'on confiait de nouveau à leur sollicitude, ce à quoi les Turcs s'engagèrent avec empressement.

Mais l'Europe passa à d'autres occupations. Tout le monde oublia les conventions passées, et la Macédoine a répondu par le mouvement actuel.



LA MACÉDOINE EN INSURRECTION. — Une embuscade de montagnards chrétiens pourchassés par les troupes turques.

Serbes jusque dans leurs racines". C'est alors qu'éloignés de la côte de l'Adriatique, ils se retournèrent vers l'Archipel. La voie de la Save leur est fermée ; ils veulent suivre à présent la ligne ferrée de Belgrade à Salonique. L'histoire, d'ailleurs, semble les encourager dans cette direction. Uskub, sur le Vardar supérieur, fut jadis une de leurs capitales ; c'est là que se fit sacrer, en 1346, Stéphane Douchan le Grand, dont la métropole était Petsch ou Ipek, aujourd'hui en Vieille-Serbie.

Uskub est précisément devenu le centre de leur propagande en Macédoine ; ils ont obtenu que le sultan y remplaçât le métropolitain grec par un métropolitain serbe. C'est d'Uskub comme forteresse avancée, avec Koumanovo à l'ouest et Kossova à l'est, qu'ils s'efforcent de s'avancer vers le cours moyen du Vardar. Dans cette expansion, la Russie ne les gêne en rien ; car les Serbes ont sur